

# 1

La chambre de Violette donnait sur un parc divisé en autant de terrains de jeu, clos par un haut portail qui ouvrait sur une rue pavée. Dans le ciel, des nuages d'un gris anthracite coulis-saient les uns sur les autres, poussés par le vent. En contrebas, derrière une haie de cormiers, tachetés de baies brunes, une courbe de la Meuse paressait, couleur de carême. Si elle avait dû compter toutes les fois où, depuis son arrivée dans ce couvent de l'Assomption à Huy, Violette s'était postée derrière les vitres de cette fenêtre, sa mémoire aurait atteint un chiffre qu'elle n'aurait pu retenir.

Sa chambre révélait ses goûts. Des coupes, gagnées en Angle-terre et en France, et plusieurs médailles qui tenaient lieu de garniture de cheminée. Aux murs s'étaient étalés des trophées glanés dans les championnats. Un ordre parfait régnait dans la pièce meublée avec une note de modernisme et une certaine austérité. Seule marque de désordre : le costume des Amazones, bleu ciel comme le manteau de la Vierge, qui traînait sur une chaise – uniforme revêtu par les pensionnaires du couvent lors de leurs compétitions sportives. Violette avait dix-sept ans.

Parmi les éclats de mémoire qui dérivait comme des ice-bergs, depuis son installation dans ce pensionnat pour jeunes

## FEMME QUI COURT

filles de la haute bourgeoisie européenne, il en était qui revenaient sans cesse, tel ce matin du 20 avril 1903, jour anniversaire de ses dix ans où son père, le baron Pierre Jacques Morris, capitaine de cavalerie en retraite et fils du fameux général Morris, acteur de la conquête de l'Algérie dans les années 1830, l'avait laissée derrière les murs du pensionnat. Si petite, si fragile, sa minuscule valise à la main, sous les hautes colonnes de la puissante façade palladienne de l'édifice. Elle avait alors longuement observé les élèves, ses futures congénères, se promenant en petits groupes, ou deux par deux, tête contre tête, en une procession sans fin, ou bien buvant leur lait avec une paille, adossées aux murs de la pension. Puis, lorsqu'elle était montée dans sa chambre, elle s'était précipitée à la fenêtre. Elle avait vu son père s'éloigner, raide, d'un pas décidé, dans son habit militaire. Elle aurait tant aimé qu'il se retournât : il ne l'avait pas fait, préférant remonter dans sa voiture, une Ader 8 CV jaune bouton d'or qu'il conduisait lui-même, rappelant à qui voulait l'entendre que son concepteur, prénommé Clément, avait construit des téléphones et fait voler un avion à vapeur avant de se lancer dans l'automobile ! Anecdotes inutiles dont il était friand et dont Violette se disait qu'elle eût préféré les lui voir abandonner au profit sinon d'un intérêt accru, du moins d'un semblant d'attention qu'il lui aurait parfois accordé. Mais elle savait que c'était peine perdue. Et cela d'autant plus qu'à l'indifférence polie de ce père venait s'ajouter la franche hostilité de sa mère. De vingt ans plus jeune que son mari, Élisabeth Sakakini, dite « Betsy », ne s'était jamais remise de la mort de son petit Paul, survenue deux ans avant la naissance de Violette, à l'âge de huit mois. Ce décès prématuré, elle le faisait payer chaque jour à sa fille.

Où, c'est à cette même place que, vigie inquiète, Violette avait vu pour la première fois le parc, le mur, la rue pavée, les

## FEMME QUI COURT

cormiers, la Meuse et, comme jaillissant de la brume, tel un dieu païen, un cerf si vieux que ses bois semblaient des candélabres. Et c'est cette même *veduta*, telle qu'auraient pu la peindre Vermeer ou Canaletto, changeante au fil des saisons et de ses états d'âme et pourtant identique, presque rassurante, seule pérennité à laquelle se raccrocher, qu'elle regardait pour la dernière fois aujourd'hui, postée à la fenêtre de sa chambre ; car, bien qu'il lui restât encore une journée à passer au couvent de l'Assomption, elle s'était promis que cette station devant la fenêtre serait sa dernière.

Comment avait-elle fait pour survivre toutes ces années ? Voilà une terrible question à laquelle, après avoir mûrement réfléchi, elle ne trouva que deux réponses – contradictoires et complémentaires.

La première touchait au sport, mot étrange aux senteurs de soufre qu'il ne faut utiliser qu'avec parcimonie lorsqu'il est appliqué à la femme. Mauvaise élève, excepté en allemand, langue rugueuse dont elle aimait traquer les douceurs, que de fois ses professeurs l'avaient raillée pour son incapacité à faire ses devoirs avec application, la contraignant, pour la punir, à réciter ses leçons debout sur une chaise, devant ses camarades. Quant aux surveillantes, toutes nonnes britanniques, n'intimant leurs ordres qu'en anglais, elles avaient fustigé son goût de l'indépendance et son refus obstiné de suivre des règles auxquelles ses coreligionnaires se soumettaient avec, il faut le reconnaître, plus ou moins d'entrain.

Ce qui aurait pu se transformer en catastrophe prit un tout autre chemin grâce à une certaine Miss Eliss, adepte de l'éducation physique féminine. La jeune professeur dont le livre de chevet aurait dû être la Sainte Bible lui préférait *Muscle et*

## FEMME QUI COURT

*beauté plastique féminine* de Georges Hébert, officier de marine et éducateur. Alors que les patronages catholiques et l'école publique proposaient aux jeunes filles des activités physiques se résumant à la marche, à la danse ou à la callisthénie, Miss Eliss avait, avec l'aide de sa hiérarchie, doté le couvent de l'Assomption d'une salle de gymnastique, d'un court de tennis, d'un bassin nautique, de pistes où pratiquer footing et athlétisme, et même d'un terrain modulable pour le basket, le hockey, voire le football ! Se considérant comme une « pionnière doublée d'une conquérante », elle n'hésitait pas à gratifier les jeunes filles dont elle avait la charge de discours récurrents dans lesquels elle rappelait que les Égyptiennes avaient concouru entre elles dans des épreuves de lancers et d'haltères, que la Grèce antique avait très tôt cultivé le mythe de la femme athlète, et qu'Atalante, fille d'Iasos et de Clymène, abandonnée par son père et grandissant au milieu des bêtes sauvages, aimait à défier les hommes à la course. Pourvue d'une culture sportive inépuisable, elle avait même un jour rapporté que chaque année à Markt Groningen, localité du Wurtemberg, « et cela dès le XVI<sup>e</sup> siècle », des courses étaient ouvertes aux jeunes bergères, ajoutant, après un théâtral temps d'arrêt dans sa péroraison : « Certaines années, mesdemoiselles, la hargne des concurrentes était telle que le bourgmestre en personne, monté sur son cheval et armé d'un bâton, n'hésitait pas à s'en servir afin d'empêcher ces Perrettes en furie de se pousser, de se tirer les cheveux, de se donner des coups dans la poitrine pour couper la respiration de leurs rivales. Je ne vous en demande pas tant, mais soyez fermes dans vos convictions ! »

Rejetant avec vigueur les préceptes avancés par Mme Irène Popard laquelle, dans *La Gymnastique harmonique*, affirmait avoir mis au point une méthode de culture physique complète, « spécialement adaptée à la femme », mais qui en réalité n'était

## FEMME QUI COURT

qu'une suite de mouvements improbables faits de lancers de jambes, de culbutes, d'équilibres sur les mains, de sautilllements et de mouvements respiratoires, le tout au son de musiques folkloriques vives « genre farandole ou fandango », Miss Eliss pensait intimement que la gymnastique ne suffisait pas à l'épanouissement de la femme, qu'il fallait lui ajouter le goût de la compétition, de la victoire et que cette alliance révolutionnaire – « oui, vous m'avez bien entendue, mesdemoiselles, révolutionnaire » – ne rendrait la femme que plus belle.

Avec 1,66 mètre pour 66 kilos, son tour de cou de 40 centimètres, son tour d'épaules de 1,20 mètre, ses biceps de 29 centimètres et ses mollets de 40 ; avec sa capacité respiratoire de 4 litres, ses longs cheveux noirs que toutes ses amies lui enviaient mais qu'elle détestait car ils la gênaient pour courir, et sa luxuriante poitrine déjà fort développée pour son âge, Violette s'était très vite révélée être une championne accomplie.

Dès la première compétition elle avait fait des merveilles. Il s'agissait d'une épreuve de natation pratiquée dans une des rivières affluentes de la Meuse. Alors que certaines de ses camarades ne cherchaient qu'à s'amuser, Violette, après s'être débarrassée de son blazer, de ses sandales et s'être attaché son bonnet de bain en caoutchouc sous le menton, avait plongé dans l'eau avec la ferme attention d'arriver première sur l'autre rive. Métamorphosée par le froid vif de l'eau qui s'emparait de ses bras et de ses jambes, dépassant une à une ses concurrentes qui n'en étaient encore qu'au stade de la nage du chien, elle avait ondulé dans l'eau comme un saumon gracile et, nageant le crawl à six battements de pied, avait, avec une célérité incroyable, atteint l'autre bord de la rivière. Là, dans son maillot de bain rouge, baissé jusqu'à la taille, elle s'était essuyé les épaules, frictionnant le reste de son corps luisant avec une serviette et avait savouré sa première victoire.

## FEMME QUI COURT

Au fil des mois et des années, elle avait accumulé les premières places, remporté pour son école nombre de coupes et de trophées, en natation, en basket, en tennis, mais surtout en athlétisme où, dans les courses de demi-fond, elle aimait assurer un train excessif qui poussait ses adversaires à l'abandon et elle-même à se dépasser, arrivant exténuée, au bord du malaise mais victorieuse. Fêtée par certaines, jalouée par d'autres, elle était incontestablement devenue le porte-drapeau du couvent de l'Assomption, à tel point que les plus enthousiastes des élèves lui prédisaient un avenir sur les pistes poussiéreuses des stades et les plus rêveuses sur les écrans muets du cinématographe.

La seconde réponse apportée à son questionnement sur sa survie durant toutes ces années la faisait pénétrer dans un domaine beaucoup plus intime, un territoire secret : celui de son corps de jeune fille qui s'était lentement métamorphosé en celui d'une femme. Et c'est la conscience même de ce corps qui l'avait sauvée. Au début, elle n'y avait pas pris garde. Se retrouver nue devant son miroir, après avoir posé soigneusement sur une chaise sa chemise, sa culotte, ses bas, relevait de l'habitude et ne lui avait créé aucun trouble. Puis, un jour, la pudeur avait fait son entrée, délicate, progressive et avec elle une forme de gêne vite remplacée par le plaisir. Celui de se retrouver dans sa chambre, seule, nue, rideaux tirés, debout devant la glace, à examiner les lignes souples de son corps, les mains croisées derrière la tête, dressée sur la pointe des pieds, se cambrant avec coquetterie et se trouvant soudain à interroger son miroir d'un coup d'œil inquiet : « Suis-je la plus belle ? » Un jour, après une compétition, une fois la bonne eau froide réparatrice de la douche chassée par la friction de la bande de crin, elle avait tenu

## FEMME QUI COURT

machinalement ses seins dans ses mains, puis était descendue le long de son torse musclé et de son ventre plat jusqu'au galbe des hanches. Elle s'était alors entendue se demander : « N'ai-je pas le corps d'un gymnaste d'où naît la beauté, d'où jaillit le rythme naturel ? » Puis d'autres sensations étaient venues, signes de sa pureté intrinsèque, rien d'autre en somme que la conscience de son corps. Après tout, où était le mal ? Dans ce corps qui s'épanouissait ? Dans le fait de se sentir bien ? Dans ce plaisir, après une course, jambes vaincues, toutes mouillées de sueur, de s'asseoir dans l'herbe ? De sentir la clameur qui vous emporte lorsqu'il ne vous reste plus que deux cents mètres à parcourir et que, arqué en arrière par un extraordinaire arrachement, ce corps dont vous savez qu'il est le vôtre se soulève comme une eau qui sourd, et que vous franchissez en tête la ligne d'arrivée, avec, entre les dents, le fil que votre poitrine vient de briser ?

Le sport, la conscience de son corps : est-ce tout ? Bien sûr que non. Si plusieurs jeunes filles parlaient des garçons, des hommes, continent mystérieux dont on pouvait se demander si elles y accosteraient un jour, force est de reconnaître que dans cet univers féminin, très clos, mais à la sauvagerie d'autant plus féroce qu'elle était feutrée, les bruits les plus étranges, les rumeurs les plus extravagantes, des chambres individuelles aux dortoirs en passant par les couloirs et les salles de réfectoire circulaient sans vergogne. On rapportait que des êtres au sexe incertain ou dissimulé erraient dans les couloirs, que certaines jeunes filles se donnaient des rendez-vous secrets après avoir gainé leurs jambes de soie, s'embrassaient sur la bouche, se caressaient les épaules et jouaient à écarter avec une lenteur voluptueuse leur chemise de pyjama. Des mots jusqu'alors inconnus apparaissaient, des bribes de phrases que l'incomplétude même

## FEMME QUI COURT

rendait troublante : « douce tiédeur de son haleine », « réveil de son beau corps athlétique endormi », « sa silhouette aurait pu faire l'envie d'une jeune Spartiate »... Un matin, dans le réfectoire où était servi le petit-déjeuner, elle avait entendu une plus grande chuchoter à l'oreille d'une autre : « Il y a moins de manières de faire l'amour qu'on ne dit, mais plus qu'on ne croit. »

Mais alors qu'elle réfléchissait à ce passé, par certains aspects si lointain déjà et par d'autres si proche, Violette se souvint d'un événement qui avait, ce sont ses propres mots, « précipité les choses » : le jour où Octave Vandemer, le jardinier du couvent, dont les pectoraux velus étaient l'objet de l'admiration de nombre de jeunes filles grisées par toute cette chair d'homme saisie dans l'entrebâillement de sa chemise, l'avait coincée dans l'escalier qui menait à sa chambre, se frottant contre elle, exigeant des caresses, un baiser. Elle avait senti sa main se glisser sous sa jupe, pénétrant sans ménagement la partie la plus intime d'elle-même tandis que de l'autre il la plaquait tout entière, durement, contre le mur. Quand son sexe était venu en elle, pétrifiée, elle n'avait eu ni la force de résister ni celle de hurler, tout juste avait-elle réussi à finir par se dégager puis par rejoindre sa chambre. Elle n'avait parlé à personne de cette agression. La tristesse et une honte sale l'en avaient empêchée, mais surtout une humiliation affreuse, tellement plus grande que celle subie lors d'une défaite en compétition, une humiliation imprimée dans sa chair comme la marque au fer rouge des condamnés au bagne ou le filet de sang vermillon qui avait coulé le long de ses cuisses. Le jeune homme qui empestait le camphre, la flanelle, le tabac à priser, et dont les petits yeux jaunes de méchanceté lui faisaient encore peur, la regardait depuis avec des allures de vengeance qui l'avaient contrainte à prendre deux



## FEMME QUI COURT

grandes décisions, lesquelles, comme toutes celles que le destin, cette forme accélérée du temps, vous oblige à prendre, avaient imprimé à sa courte vie une direction nouvelle. Elle s'était mise à la boxe et, prétextant des angoisses nocturnes, avait obtenu de ne plus dormir seule dans sa chambre. La mère supérieure, sensible aux cadeaux financiers consentis par le baron Pierre Jacques Morris pour améliorer le quotidien du couvent de l'Assomption, avait répondu positivement au souhait émis par Violette et accepté que sa meilleure amie, la jeune Sarah Ponsonby, la rejoigne.

C'était cette amie, à la stature svelte et solide, d'une beauté aérienne, comme on en voit fréquemment sur certaines réclames, qui était assise sur son lit et qui à présent la regardait. La regardait regarder la Meuse, plantée devant la fenêtre de leur chambre.

– Alors, tu vas vraiment partir ?

– Oui, tu le vois bien, répondit Violette sans se retourner.

– Pourquoi, mais pourquoi ?

– Tu sais bien, Miss Eliss s'est mis dans la tête que j'allais devenir une grande championne et pour elle mon avenir passe par l'école de formation mixte d'Uccle.

– Je ne te crois pas. Il y a une autre raison.

– Mais non, c'est vrai. Je dois me froter aux meilleures !

– Arrête. Je te connais, tu sais. Allez, dis-moi !

Alors Violette se retourna vers Sarah et, s'avançant vers elle, vint s'asseoir à ses côtés, sur son lit. Du temps avait passé. Le moment était sans doute venu de révéler certains secrets...

– Octave...

– Octave ? Octave, le jardinier ?

– Oui.

– Il est plutôt joli garçon. Tu es amoureuse de lui ?

– Imbécile !

FEMME QUI COURT

– Ne te fâche pas ! Tu ne m’expliques rien, je suis bien obligée d’échafauder des hypothèses...

– Il y a quelques années, il m’a agressée dans l’escalier.

– Agressée ? Il t’a...

– Oui...

– Avec sa...

– Oui... C’était horrible !

– Violette, ça s’appelle un viol !

– Oui, je sais... Je ne m’en suis toujours pas remise. Je ne m’en remettrai jamais, ajoutant, comme pour elle-même : On ne se remet jamais de ces choses-là...

– Il t’a violée il y a...

– Deux ans...

– Deux ans ! Et tu n’as rien dit ! Et c’est pour ça que maintenant tu pars, deux ans après !

– Il a voulu recommencer. Il m’épie, me guette. Dans les douches après les matchs, le matin au réfectoire quand je me lave, quand je sors des toilettes. Si jamais ma jupe est soulevée par un coup de vent, ou qu’elle glisse sur ma cuisse quand je me baisse, il est toujours là, au bon moment, bien placé. Et quand il regarde mes seins avec insistance, c’est comme s’il y posait ses grosses mains pleines de terre. Et quand il marche derrière moi je sais qu’il me regarde les fesses, s’imaginant je ne sais quoi. Le soir il erre sous la fenêtre, et ne part que lorsque j’ai éteint la lumière... Tout ça me donne envie de vomir...

– Va te plaindre auprès de Miss Eliss ! Va voir la police !

– Non, ça ne servira à rien.

– Tu baisses les bras, en somme.

– Pas du tout. C’est tout le contraire.

– Elle n’est pas très facile à comprendre, ton histoire.

– Mais si, justement...

– Je ne suis pas convaincue.

FEMME QUI COURT

– Je vais finir par le tuer !

– Qu'est-ce tu racontes ! S'il fallait tuer tous les hommes qui nous reluquent ou qui ont des gestes déplacés !

– Il n'a pas fait que me « reluquer » ou avoir un geste déplacé, Sarah !

– Oui, je suis désolée... Je... Excuse-moi, Violette... Excuse-moi !

– Tu ne veux pas comprendre... Je te dis que je vais finir par le tuer, vraiment. Je sens en moi une violence terrible qui m'envahit, incontrôlable. Je ne veux pas seulement lui casser la figure, je le pourrais, tu sais. J'ai fait d'énormes progrès en boxe. Un bon uppercut et...

– Et ?

– Je veux l'écraser. Je veux l'égorger et le voir baigner dans son sang. Quand je le vois, je me dis : un jour je tuerai un homme, il faudra que je tue un homme, ne serait-ce que pour me venger de celui-là. Un homme qui paiera pour tous les autres.

Sarah, blanche comme une morte dans son linceul, serra les mains de Violette dans les siennes, lui inclina la tête dans le creux de son épaule. La prit dans ses bras avec une tendresse infinie. Elle connaissait trop son amie pour saisir maintenant qu'en effet elle ne jouait pas, qu'il ne s'agissait pas d'une pièce de théâtre, mais de la réalité la plus crue, la plus sordide. Violette pourrait tuer Octave.

– J'ai compris, Violette, j'ai compris...

– Personne ne peut comprendre, excepté moi. Même toi, Sarah, tu ne peux pas comprendre. Oh, et puis je ne suis pas encore partie. Avant il y a la Coupe des Jeunes Filles, cet après-midi.

– Tu veux finir en beauté...

## FEMME QUI COURT

– Ah oui, alors ! Battre les Anglaises, les Belges, les Allemandes... et toi, ma grande rivale !

– Mais avant, ma chère Violette, il faudra écouter le discours de Miss Eliss rappelant les inconvénients du corset et du soutien-gorge sur la santé...

– « Qui devraient simplement faire partie de la catégorie des appareils orthopédiques ».

– Sans oublier le coup de chapeau inévitable à l'Américaine Agnes Wood de Poughkeepsie, « détentrice du premier record féminin connu »...

– « Qui a couru, ne l'oubliez jamais, le 220 yards en 30'' 3/5 ! »

– Et si on ne l'écoute pas, ajouta Sarah, ayant retrouvé le sourire...

– Si on ne l'écoute pas : « Mesdemoiselles, quelle mollesse, quel relâchement dans la tenue ! Ce qu'il vous faut à toutes, ajouta Violette, imitant la voix et les poses de Miss Eliss, c'est quelques bons coups de chat à neuf queues ! »

– Vite, il faut rejoindre les autres pour la levée des drapeaux et le défilé !

## 2

– Mesdames et messieurs, mesdemoiselles, nous sommes en 1910, et les femmes, en 1910, font de l'alpinisme, ont investi les lieux de baignade, pratiquent certaines activités sportives dites « nobles », montent même à bicyclette malgré les mises en garde de certains qui considèrent ces engins pourtant inoffensifs comme des « machines à stérilité »...

Il faisait beau, très beau, presque trop chaud. Miss Eliss, gracieuse et accueillante, vêtue d'une robe à reflets argentés, dont les plis drapés étaient retenus sur sa hanche par un passement à dessin oriental, découvrant une féminité qu'on ne lui soupçonnait guère, rappelait ses convictions profondes. Miss Eliss était une militante de la femme sportive :

– Mesdemoiselles, grâce à vous, jeunes filles, femmes de demain, le monde est en train de changer. Les dernières décennies du siècle précédent ont vu se modifier l'accès des femmes à l'instruction publique et au travail. Les hommes n'ont plus de domaine réservé : Mme Thérèse Peltier n'a pas hésité à accomplir un vol de deux cents mètres, à deux mètres de hauteur, dans un aéroplane ; la baronne Raymonde de Laroche a reçu un brevet de pilote féminin ; et que dire de Mme Marie Curie, devenue professeur d'université à la Sorbonne ! Aujourd'hui, la France

## FEMME QUI COURT

compte neuf millions de femmes qui travaillent, ce qui représente, reprenez bien ce chiffre, presque quarante pour cent de la main-d'œuvre totale ! Mais l'essentiel à mes yeux n'est pas là. L'essentiel, c'est le sport féminin, dont vous êtes les meilleures représentantes. Preuve en est l'importance des manifestations sportives féminines qui gagnent progressivement leur place à la une des journaux. Je remercie d'ailleurs M. Van Depapersee, rédacteur au *Petit Liégeois*, présent parmi nous et qui ne manque jamais de rendre compte de vos exploits.

À mesure que Miss Eliss égrainait ses vérités, les jeunes sportives rassemblées sur la place juste devant la façade palladienne, à l'ombre relative des lourds drapeaux qui claquaient au vent – belge, français, allemand, anglais –, commençaient à s'agiter et montraient des signes d'impatience. Les Allemandes et les Anglaises qui ne possédaient pas toutes les subtilités de la langue française étaient les plus distraites. Il faut dire que le soleil, maintenant à son zénith, commençait à faire poudroyer la lumière, et qu'à trop prolonger cette station debout les risques d'insolation étaient réels. Sarah et Violette, l'une à côté de l'autre, attendaient le mot de la fin qui, comme elles l'avaient prévu, arriva après que Miss Eliss eut rendu hommage à Mme Agnes Wood de Pougkheepsie :

– J'espère ne pas avoir été trop longue. Mesdames et messieurs, mesdemoiselles, je déclare donc ouverte la cinquième Coupe des Jeunes Filles – *The Fifth Young Girls' Cup*. Et que les meilleures gagnent !

Les épreuves auxquelles devaient participer Violette et Sarah ne comptaient pas parmi celles qui inauguraient les festivités. Il fallut attendre les épreuves de vitesse – avec le redoutable 83 mètres haies –, celles du poids, du disque, du javelot, de la

## FEMME QUI COURT

hauteur et de la longueur avec élan, celles des relais 4×100 et 200, avant qu'elles s'alignent au départ du 800 mètres, puis une heure après, après que l'équipe anglaise de hockey du Cornwall Collegium eut écrasé celle des Belges du pensionnat d'Uccle à celui du 1 000 mètres. Battue, à la surprise générale, de quelques centimètres par Sarah à l'arrivée du 800 mètres, Violette finit seconde, mais Miss Eliss ne voulut retenir de cette épreuve que ce doublé accompli par ses deux protégées : le ciel bleu virginal du couvent de l'Assomption avait flotté sur les deux premières places et c'était bien là l'essentiel.

Le 1 000 mètres n'était pas gagné d'avance. D'aucuns pouvaient penser que Violette et Sarah ne seraient peut-être pas remises des efforts effectués lors de leur course précédente et leurs concurrentes, notamment les Allemandes, apparaissaient telles deux Walkyries, larges d'épaules et d'une plénitude héroïque, et l'on savait pour les avoir vues courir dans d'autres concours qu'elles étaient dotées d'une foulée à la régularité de machine, de bras puissants glissant le long de leur corps comme des bielles, et pourvues d'un buste pivotant à droite et à gauche sur des reins immobiles. Invaincues sur cette distance, à tel point que *La Vie au grand air* en avait même fait un portrait saisissant, les deux jeunes femmes – Mlles Margitta Anders et Lena Lichtenrendt – portaient grandes favorites.

Contrairement à leurs habitudes qui consistait à imprimer à la course un train soutenu destiné à épuiser lentement des adversaires qu'il suffisait ensuite de lâcher dans le dernier tour, les deux Allemandes, dès le coup de pistolet, partirent comme un trait. Après avoir couvert les quatre cents premiers mètres en moins d'une minute, et laissé leurs poursuivantes à quinze mètres derrière elles, Margitta et Lena semblaient se diriger vers une victoire inéluctable. Mais Violette, subodorant que la lutte pourrait s'avérer inégale, avait donné comme consigne à Sarah

## FEMME QUI COURT

de ne pas essayer de les suivre et de s'en tenir à leur tactique initiale : ne pas forcer et, sans attendre la très improbable défaillance des deux Allemandes, allonger progressivement leurs foulées à trois cents mètres de l'arrivée, comme elles l'avaient expérimenté à l'entraînement, pour finir par « sprinter » les cent derniers mètres... Et alors, adviene que pourra !

Au milieu du dernier virage, fidèle à son programme, Violette allongea la foulée et régla son souffle sur la machinerie de ses jambes. Suivie comme son ombre par Sarah, elle remonta lentement la distance qui la séparait des deux Allemandes. Surtout ne pas forcer. Ne pas aller au-delà de ce que peut donner son corps. Le pousser juste ce qu'il faut pour qu'il atteigne son meilleur. À la sortie du virage, les deux Allemandes n'avaient plus que quelques mètres d'avance sur Violette et Sarah. À cent mètres de l'arrivée, les deux Françaises étaient à leur hauteur. Puis, après une courte lutte au coude à coude, Violette poursuivit sa course dans son style coutumier. Celui qu'elle adoptait lorsqu'il n'y avait plus rien à perdre. Les distances se creusaient. À cinquante mètres de l'arrivée c'étaient elles, dans leur beau maillot bleu de ciel, qui faisaient maintenant la course en tête. Elles ne pouvaient plus être rejointes et franchirent main dans la main la ligne blanche fraîchement dessinée sur la piste. « Tu vois, je te l'avais dit, proclama Violette, les mains sur les hanches, reprenant sa respiration : tenir à une allure soutenue, sans fatigue, et démarrer si on sent que les jambes peuvent suivre. »

Le classement des épreuves de la journée effectué – le couvent de l'Assomption avait brillamment battu ses trois autres concurrents –, la coupe remise au vainqueur, les discours de remerciements prononcés, Violette et Sarah se retrouvèrent sous la douche. Cela avait toujours été pour les deux



## FEMME QUI COURT

jeunes filles le moment le plus agréable de la journée. Après la victoire, la détente merveilleuse sous toute cette fontaine d'eau qui tombe en pluie sur son corps, qui rafraîchit les muscles rendus brûlants par l'effort, qui fait descendre de plusieurs degrés la peau damée par le soleil. Elles s'arrangeaient souvent pour être les dernières. Elles étaient alors seules, toutes à leurs ablutions, à écouter les gouttes exploser en feu d'artifice de la pomme de douche au sol, déviées de leurs trajectoires par ces corps robustes sous l'eau qui finissait toujours par refroidir. Alors, Violette jouissait du trouble renouvelé que lui procurait la vision du corps grelottant de froid de Sarah, pointe des seins dressée, taille souple comme celle d'un arbre qui se balance au vent, ventre irréprochable, plat, sans la moindre trace de graisse et, en couvrant le bas, une forêt de poils roux, comme une bouffée de flammes jaillissant d'un cratère.

– À quoi penses-tu ? demanda Sarah, troublée par le regard de son amie.

– Je jouis de l'équilibre heureux de ta force, ma jeune lionne...

– Tu dis n'importe quoi, répondit Sarah tout en donnant une tape sur les fesses de Violette qui soudain s'arrêta et cessa de rire.

– Passe ton peignoir, vite, partons. On finira de s'habiller dans la chambre.

– Qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui se passe ?

– Je t'expliquerai, murmura Violette à l'oreille de Sarah.

Une fois remontée dans leur chambre, Violette laissa exploser sa colère.

– Sale type ! Le sale type !

– De quoi parles-tu ? De qui ? demande Sarah.

FEMME QUI COURT

– Octave...

– Quoi, Octave ? C'est une obsession, ma parole.

– Tu n'as rien vu, évidemment...

– Non.

– Il était là, caché derrière un pilier. Il n'a rien manqué du spectacle ! Et Dieu sait depuis combien de temps. Il a peut-être vu toutes les filles se doucher les unes après les autres. Et qui nous dit qu'il ne le fait pas depuis toujours ? Depuis des années...

– Oublie-le, Violette. On a gagné nos deux courses. Tu pars demain. On ne va pas se laisser gâcher ces moments, nos derniers moments ensemble, par ce crapaud !

Violette sourit. La bonne humeur de son amie, en toutes circonstances, l'avait toujours désarmée.

– Allez, oublie cet imbécile. On s'en moque.

– Je n'ai pas envie de descendre au réfectoire dîner avec les autres.

– Qui te dit que nous allons les rejoindre ?

– Il le faut...

– Rien ne nous y oblige.

– Tu es folle !

– On ne s'apercevra même pas de notre absence, avec tout ce monde. Miss Eliss est partie avant qu'on aille se doucher. Elle ne risque pas de s'apercevoir de notre absence. Et puis regarde l'heure, elles en sont presque au dessert...

– Mince... Comment allons-nous...

– Manger ?

– Oui, manger. J'ai faim !

Sarah ne répondit pas et se dirigeant vers le placard où elle rangeait ses affaires, en sortit, soigneusement dissimulés, un long pain d'épices odorant, des fruits, une boîte de gâteaux, une tablette de chocolat et une boîte en bois de santal pleine de cigarettes russes, noires, à bout doré :

FEMME QUI COURT

- Royal, non ?
- Tu avais tout prévu ? Tu savais ?
- Oui...

– Impérial, rétorqua Violette tout en se jetant sur le pain d'épices, tandis qu'avec sa régularité navrante, la grande horloge placée judicieusement au pied du grand escalier afin que tout le monde puisse l'entendre, comme chaque soir, sonna neuf heures un quart, signal pour le régiment des pensionnaires de monter se coucher, au fin fond des couloirs, dans le dortoir tout en longueur et bas de plafond.

Tandis que les deux amies savouraient leur repas improvisé, Violette ne pouvaient s'empêcher de penser à celles qui avaient été ses compagnes d'études dans la vaste salle, sinistre, avec sa rangée de lavabos à une extrémité, et ses lits contre les murs de chaque côté, chacun entouré d'un rideau que les jeunes filles laissaient le plus souvent ouvert afin que puissent fuser les conversations à mi-voix, les confidences et les ragots. Elle les imaginait, toutes ces jeunes filles qu'elle ne reverrait plus, se déshabillant tranquillement, rituellement, allant faire leur toilette, se brossant les dents les unes après les autres, revenant se glisser sous leur couverture avant que les surveillantes ne viennent éteindre les lumières, lançant un tonitruant « bonne nuit à toutes ! », avant que les portes se referment et que les conversations reprennent. C'est Sarah qui la sortit de son rêve éveillé. Lui offrant une pomme dans laquelle elle venait de croquer à belles dents. Violette, doucement, la refusa. Finalement elle n'avait pas faim. Elle préférait fumer. « Moi aussi », dit Sarah, s'emparant d'une cigarette tout en se laissant aller en arrière, les mains jointes derrière la tête, faisant ressortir sa petite poitrine insolente et rejetant en l'air un nuage de fumée.

Cette première cigarette ne fut pas la dernière, d'autres suivirent qui accompagnèrent les deux amies durant cette vaste

FEMME QUI COURT

nuit qu'elles auraient voulu interminable. Fenêtre de la chambre ouverte. Vue sur la Meuse au loin qui brillait. En compagnie de tous les bruits de la nuit, Violette se confia une dernière fois à Sarah. Mon Dieu, comme ces années avaient parfois été difficiles. Sans aucune visite de ses parents, sans jamais, comme ses camarades, partir en gambadant vers les casiers à lettres et en retirer, impatiente, son propre courrier, comme emportée par la merveilleuse bousculade qui l'accompagnait.

– Tu te souviens de notre première rencontre ? demanda Sarah.

– Oui : dans la bibliothèque. Tu étais en train de feuilleter un gros volume de l'*Encyclopædia Britannica*...

Tout se brouillait dans la tête de Violette. Qui finit par avouer que durant tout ce temps elle avait été jalouse.

– Jalouse ?

– Oui, répondit Violette, ajoutant : j'ai eu tant de fois l'occasion de descendre au fond de la jalousie, de m'y établir, d'y rêver longuement.

– Jalouse de qui, de quoi ?

– De celles qui s'approchaient de toi, qui te regardaient, dont tu semblais apprécier l'amitié.

Sarah prit Violette dans ses bras, tendrement :

– Mais moi aussi, j'ai été jalouse et moi aussi j'ai vécu avec cette jalousie qui me fleurissait au flanc comme un œillet noir ! Jalouse de celles qui t'effleuraient, te parlaient, te souriaient.

– Alors, c'est comme de l'amitié... de l'amour... entre nous ?

– Évidemment, comme de l'amitié plus de l'amour, répondit Sarah qui se blottit contre son amie comme elle l'avait fait si souvent durant ces années, et qui murmura, hésitante : Tu sais...

– Oui ?

– Tu ne vas pas te moquer de moi ?

FEMME QUI COURT

– Mais non.

– C’est un peu triste ce que je vais dire...

– Qu’importe, j’ai toujours trouvé la tristesse honorable, je veux dire un sentiment honorable.

– Je crois que ce qui compte au moment de mourir, ce qui compte vraiment, ce n’est pas la mort, mais de savoir si on a été aimée.

– Alors, toi et moi, on ne craint rien ?

– Non, on ne craint rien.

Tandis que chacune tirait voluptueusement sur sa cigarette russe suivant des yeux les volutes bleues qui stagnaient lentement dans la pénombre de la chambre avant de disparaître comme happées par la fraîcheur de la fenêtre ouverte, Violette se serra davantage encore contre Sarah : elle était bien la seule à la comprendre, à l’aimer, la seule à avoir remarqué la froideur que lui avaient durant toutes ces années manifestée ses camarades de classe. Tout au début de son installation au couvent de l’Assomption, Violette avait pensé que ses camarades allaient la consoler de l’injustice que constituait le manque d’amour manifesté par ses parents, plutôt que de la rejeter à cause de forfaits imaginaires. Quelle erreur ! Le rejet, la mise à l’écart n’en avaient été que plus grands. Seule Sarah avait été cet îlot de paix qui lui avait permis de survivre et plus encore, par intermittence, de s’épanouir. Alors oui, cette nuit elles repassaient leur courte vie en revue. Et au matin, le jour les surprit, enlacées, mais si chastement, si innocentes, comme oublieuses de ce jour définitif qui commençait, tandis que Sarah, prenant une dernière fois Violette dans ses bras, couvrait de tendres baisers son petit visage inondé de larmes et que par la fenêtre, alors que l’aube se levait, elles apercevaient, comme jaillissant de la brume, un grand cerf blanc – celui-là même que Violette avait observé par cette même fenêtre le premier matin de sa venue à Huy.

## FEMME QUI COURT

Une fois debout, chemisiers et corsages passés, bas enfilés, jarretelles attachées autour des cuisses, ceintures nouées, cheveux pris dans les barrettes, bottines boutonnées, la matinée passa, pour l'une et l'autre, comme un cauchemar. Et ce fut le dernier petit-déjeuner dans le dortoir encore pavoisé de la fête d'hier. Et les larmes de Miss Eliss. Et les maigres bagages hissés dans la voiture qui allait la conduire à la gare. Des images défilèrent devant ses yeux, incohérentes, incongrues, sans suite, sans logique. Pourquoi celles-ci plutôt que d'autres, comme dans un de ces films muets où la vie n'est que secousses et saccades : portes de la grande salle déverrouillées pour la prière du matin, saut collectif dans la rivière tourbillonnante où les jeunes filles jaillissaient comme des gardons aux nageoires rouges, chants d'oiseaux qui l'avaient sauvée de sa première nuit d'angoisse passée au couvent, histoire des *Ladies of Llangollen* lue par Sarah et qui racontait la fuite de ces deux jeunes filles de l'aristocratie galloise dans un petit village où durant plus de cinquante ans elles cachèrent leur amour interdit. Cette histoire dont elles se disaient qu'elle était un peu la leur, ou plutôt qu'elles auraient aimé qu'elle le fût...

Sarah n'avait pas voulu assister au départ de son amie. Elle était restée dans leur chambre, sachant très bien qu'elle y passait ses derniers instants : ce soir, au plus tard demain, on lui demanderait de réintégrer le dortoir puisqu'elle n'avait plus à protéger une amie fragile.

Une fois dans la voiture, vitre baissée, Violette échangea avec Octave un dialogue que personne n'entendit sauf eux, alors qu'il installait à ses côtés sa petite mallette en osier maintenue par une ceinture de cuir :

- On se recroisera bien un jour, ma jolie.
- Si ça arrive, je te tuerai, dit Violette en lui crachant au visage à l'instant où la voiture démarrait.